

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Nous informons nos Abonnées que depuis le 4 décembre 1876 nos bureaux et ateliers de patrons se trouvent transférés : **3, rue du Quatre-Septembre, 3, et rue Richelieu, 68.** C'est là que désormais nous les prions de vouloir bien nous adresser toutes leurs communications.

La mode n'a jamais un instant de repos; elle est à tout et partout. Son influence s'étend de la toilette à l'ameublement et au service de la maison, de la vie intérieure à la vie extérieure, de la façon de parler à celle de marcher, etc., etc. En ce moment, ses prérogatives s'étendent plus loin encore; elles embrassent jusqu'aux cadeaux du jour de l'an : dons du cœur, de l'orgueil, ou de convenances. Or, notre devoir le plus impérieux étant de suivre pas à pas les traces de la mode, nous ne pouvons laisser passer sans observation des questions aussi intéressantes.

Personne n'a oublié que le genre, l'an passé, était d'offrir avec les bonbons du jour un objet de prix, une jolie porcelaine de Saxe, même une simple petite assiette, pourvu qu'elle fût de Chine ou de faïence ancienne. Les bonbons n'étaient que le prétexte de l'autre cadeau.

Cet usage est maintenant consacré par le succès; on ne demande pas mieux que de continuer. Mais la grande difficulté, c'est l'embarras du choix pour l'objet à offrir. D'abord on ne peut dissimuler ainsi le présent que s'il est de petite dimension; quant aux bijoux d'une grande valeur, on doit les présenter purement et simplement dans leur écrin. Mais revenons à ces dons modestement cachés sous les bonbons comme la violette dans l'herbe, et donnons quelques indications en harmonie avec le goût du jour.

Quelle plus charmante surprise que de recevoir un de ces jolis bijoux de fantaisie : porte-bonheur, croix, collier, bracelet en forme de cercle, d'or ou d'argent ! Ce dernier genre atteint parfois une véritable valeur artistique.

La dentelle présente, d'autre part, les plus précieuses ressources,

car, malgré sa dignité immuable, elle subit les influences de la mode. En voici la preuve : ce sont des colliers de dentelle duchesse, Médicis, ou point à l'aiguille, à pendeloques devant et qu'on boutonne derrière; une ruche en tulle illusion dépasse le bord en haut. N'est-ce pas là une gracieuse création ? La *charmeuse*, parure du même genre, affecte devant la forme d'un large cœur. Placée sur un corsage de soie ou de velours, la pointe retenue par un nœud, une fleur, une broche de diamant, elle présente

un ensemble des plus élégants et mérite bien le nom qu'on lui a donné.

L'aumônière de dentelle, accompagnée de ses montants obligatoires et destinée à être placée sur une aumônière de soie ou de velours, est encore un joli modèle fait pour entrer dans la catégorie des cadeaux qui nous occupent. Nous citerons encore la cravate écharpe, soit en tulle dentelle noir avec application de Bruges, soit en dentelle blanche, point génois, ayant vingt centimètres de largeur sur un mètre vingt-cinq de longueur, ce qui est une jolie dimension.

On peut encore donner de la dentelle au mètre; on a le choix alors entre la dentelle de Bruges, la valencienne, le Médicis, le point à l'aiguille, le réseau d'Argentan, une vraie dentelle de famille, etc. Trois mètres de dentelle sont une jolie coupe et forment une parure complète; six mètres sont dignes de figurer dans une corbeille et conviennent à plus forte raison pour la circonstance dont nous parlons. Et quelle surprise agréable pour une femme, lorsqu'en ouvrant une modeste boîte

de bonbons, dont la vue ne lui aura peut-être causé qu'une médiocre satisfaction, elle découvrira le présent caché !

A propos des visites que l'approche du jour de l'an rend obligatoires, nous répondrons à qui de droit qu'il est préférable de laisser la pelisse fourrée dans l'antichambre, car c'est un vêtement exclusivement de rue. L'habitude qu'on a prise, depuis bien des années, de sortir en taille nue, quand le temps le permet, autorise pleinement à se présenter ainsi dans un salon. Le paletot russe en drap est, de son côté, un peu négligé pour une visite; en



P. N° 345. — FICHU-ÉTOLE.

Modèle de la maison Caliste (rue Neuve-Saint-Augustin, 23).

soie, au contraire, il peut aller partout. La mode de garnir les polonaises de bandes de fourrure permet de constituer des toilettes d'après-midi pleines de confort, le drap et le velours aidant.

Le col *Angot* et le long boa font florès comme fourrure de cou; ainsi emmitouffée, une jolie tête qui s'en échappe n'est pas plus désagréable à voir pour cela; mais, dans ce cas le chapeau garni de fourrure constituerait un abus. Le manchon est toujours petit; quant aux bandes de fourrure que l'on met aux vêtements, elles s'élargissent et se posent à plat.

Le vieil or, le vert tilleul, avec le blanc *gros sel*, telles sont les nuances à la mode.

La chenille est toujours à l'ordre du jour de la mode; on l'utilise à tout. Le filet de chenille, avec franges assorties, s'emploie en écharpes pour robes et en fichus pour corsage ou fanchon. Ainsi posée, la pointe de chenille à brins tombant et encadrant le visage est d'une coquetterie raffinée pour les blondes. Le tulle et la dentelle noirs, brodés de chenille, ont un grand succès auprès des couturières, qui en font des garnitures de robe et des transparents sur étoffes de nuances claires. On voile ainsi prudemment le rouge trop vif et le jaune trop éclatant, et l'on obtient des tons fondus d'une harmonie délicieuse.

A ce propos, voici une jolie robe de diner: — Milieu du dos de forme princesse en velours noir, avec ouverture pratiquée vers le bas de la traîne pour laisser sortir la tête coquillée d'une traîne supplémentaire en lampas jaune, qui est posée dessous. Les petits côtés du dos sont en lampas et taillés de façon à ce que les bords touchant ceux du velours puissent être froncés, coulissés même, tandis que les autres sont plats. Les petits côtés du devant touchant à l'épaule sont de forme princesse également et en velours. Le devant du corsage, en lampas, forme une longue pointe garnie de boutons jaunes; le tablier, de même étoffe, est coulissé de chaque côté et ses bords se perdent sous le velours. Une dentelle noire brodée de chenille borde les contours du velours se rabattant sur les parties vieil or. Les manches, en lampas, sont bouillonnées, puis coupées de place en place par des bracelets de velours noir; le bas est terminé par des volants de dentelle chenillée.

Le mouchoir de poche est aujourd'hui d'une élégance forcée, et quoiqu'il soit tout petit, il ne nous est pas possible de le passer sous silence. Commençons par les gentils carrés de batiste à bordure de couleur, les uns à large bande unie, les autres à plusieurs bandes croisées aux angles, avec lignes de jours sur le pied de chaque bande. D'autres sont entourés de gentils festons, une ou plusieurs fois répétés. Il y a également de gentilles vignettes de couleur et dans une grande variété de dispositions. En tout blanc, on trouve un choix plus considérable encore. Le mouchoir de luxe comprend les broderies fines, en guirlandes mignonnes, faites au plumetis et au point d'arme, et les magnifiques dentelles avec simple carré de batiste, comme pour mémoire. En dehors de ces splendeurs, il y a encore une quantité de jolis modèles: celui-ci possède un ourlet quadrillé à jours; cet autre est garni de damiers dans les angles, avec deux rangs de jours sur les bords. Il y en a qui sont entourés de pavés marqués par des jours, ou encore encadrés de petits plis à fils tirés.

Le chiffre constitue un genre d'élégance qu'il ne nous est pas permis d'omettre, car il subit les fantaisies de la mode comme toute autre chose. Aujourd'hui, ce qui domine, ce sont les longues lettres entrelacées, affectant parfois la forme d'animaux excentriques. Nous avons calculé que, sur des mouchoirs de poche d'homme, par exemple, le chiffre ainsi composé atteignait de sept à dix centimètres de hauteur. Le monogramme est également de très-bon ton; l'un et l'autre de ces chiffres se reproduisent partout: sur le linge naturellement, sur la maroquinerie et sur tout ce qui peut porter un chiffre.

MARY D'AUBERVILLE.

Description de la gravure dans le texte.

P. N° 345.

FICHU-ÉTOLE. — Ce gracieux modèle est en dentelle *Clovis*, d'un genre particulier et qui tient un peu de la guipure par des dessins en relief. Il est posé sur un corsage ouvert, et fixé par un bouquet de fleurs. Des manchettes de même dentelle sont placées sur le bas des manches. — Robe princesse en velours marron, à longue traîne; une écharpe en crêpe de Chine carminée, garnie de franges, est drapée autour de la taille et se termine au bas de la traîne, sur le côté opposé à celui du point de départ.

G. N° 702.

MODÈLES DE COIFFURE DE VILLE ET D'APPARTEMENT. — 1. On fait d'abord une raie transversale allant d'une oreille à l'autre et descendant un peu bas dans le cou; puis on prend une forte mèche de cheveux sur le sommet de la tête et on la fixe solidement pour servir de fondation à la coiffure. Les cheveux de devant sont roulés par petites mèches et réunis à la partie nouée. On place ensuite un crépon sur ce même point, et on le recouvre d'une large natte dont les extrémités sont disposées au bas de la tête. Enfin on relève les cheveux de la nuque que l'on tortille pour traverser la natte et s'y perdre.

2. Même coiffure que la précédente, à cette différence près que la partie postérieure au lieu d'être relevée à racine droite, est constituée par une seconde natte ajoutée et formant catogan sur le cou.

3. Cette coiffure se compose de deux petits bandeaux russes sur le front, et sur les tempes de mèches relevées en racine droite; bandeaux et mèches sont fixés au tortillon des cheveux de derrière préalablement formé. On recouvre ensuite le tout d'un chignon de coques solidement attaché, et complété par deux longues boucles tombantes.

4. Tous les cheveux sont relevés à la chinoise et noués sur le sommet, à l'exception de ceux des tempes que l'on crêpe un peu en dessous, avant de les relever, pour qu'ils soient plus bouffants. On place ensuite un bandeau de frisures sur le devant de la tête; on pose une natte croisée dans le bas derrière, et avec les cheveux restés libres au sommet, on fait des coques en tous sens. Si les cheveux ne sont pas assez abondants, on les remplace par un chignon.

5. Faites une raie frontale et une raie transversale; ondulez les bandeaux sur le front et relevez-les à la grecque; puis dissimulez le reste des cheveux sous le chignon postiche indiqué sur la figure 5 de la gravure.

G. N° 708.

COIFFURES DE DINER ET DE BAL. — 1 et 2. Coiffure de grande soirée ou théâtre. — On commence par faire une raie frontale, puis une raie transversale qui passe derrière l'oreille. Les cheveux du front sont ondulés sur bigoudi; ceux de derrière sont noués au sommet pour servir de centre d'opération. On place alors un crépon sur le haut de la tête, puis on étale les ondulations dessus. Les cheveux des tempes sont relevés par mèches que l'on tourne en dehors et dont on forme de petites boucles, en y joignant les mèches foliâtres de la nuque. Avec les cheveux noués, on dispose des coques lisses, en ajoutant des postiches, s'il est nécessaire, ainsi que de longues boucles flottantes dans le bas. Des bandelettes de velours sont placées à travers les coques comme l'indique le modèle n° 1. — Au modèle n° 2 on a ajouté des perles qui tournent derrière et des plumes sur le sommet.

3. Coiffure de soirée ou théâtre. — Même exécution que la précédente, avec cette différence qu'on ajoute un chignon postiche. Celui-ci est épiéglé solidement dans le haut, sur les côtés et au milieu. On pose un groupe de fleurs sur le sommet de la tête, avec de petits bouquets disséminés de place en place derrière.

4. Coiffure de bal. — Faites une raie transversale et nouez les cheveux derrière en formant une torsade. Séparez les cheveux de devant en trois parties, que vous diviserez encore; il faudra alors crêper chaque mèche, pour la rouler ensuite sur le doigt, sans quitter le bout, que l'on fixe au crépon préalablement placé sur le sommet de la tête. Enfin, on ajoute un chignon de marteaux en comblant les vides par des fleurs.

5. Coiffure de diner et même d'intérieur. — Les raies sont faites comme pour les modèles n° 1 et n° 2; les cheveux du front, divisés en petites mèches, forment de petits rouleaux crêpés et aplatis sur le front. On relève

en torsades les mèches de côté, puis on entrelace des coques avec les cheveux de derrière, en ajoutant ce qui est nécessaire, plus deux boucles tombant sur le cou. Un diadème perlé est placé sur le devant de la coiffure.

(Pour les explications démonstratives, s'adresser à M. de Bysterweld, 3, rue du Faubourg-Saint-Honoré.)

Description de la gravure coloriée n° 1379.

TOILETTES DE THÉÂTRE. — 1. Costume de velours et faille noire. — Jupon court et fourreau en faille, terminé par un volant de velours. Deux écharpes péplum, en velours noir, sont superposées sur le devant et forment le tablier; leurs bords, ornés de fausses boutonniers et de boutons de faille, sont en outre garnis d'un liséré et d'un plissé de faille; ils sont fixés derrière sur le jupon. — Cuirasse-habit à longue traîne rajoutée. Le devant ne diffère en rien de la cuirasse ordinaire; ses bords lisérés sont ornés d'un plissé de faille. Les petits côtés et le dos forment les deux pans, qui vont en s'élargissant vers le bas; un plissé de faille orne la couture du milieu jusqu'à l'endroit indiqué par un nœud, où la traîne est ajoutée; celle-ci est entourée d'un liséré et d'un plissé. Deux grands revers de faille partent des côtés de l'habit pour se rabattre, l'un dans le haut avec un nœud de ruban, l'autre dans le bas sous le nœud de la traîne. Ces revers sont ornés de fausses boutonniers et de boutons dans le haut, et dans le bas de passementerie et de plissés. Au bas des manches est posé un double parement boutonné sur le dessus et encadré de plissés. — Lingerie en dentelle avec nœud rabat devant. — Capote de velours royal bleu. La passe, toute plissée, est ornée dessous d'un bandeau de plumes bouton d'or. Le fond est comme entr'ouvert derrière par un bavolet coquillé en satin bouton d'or, lequel se termine par de longs pans et une bouclette en ruban de satin assorti. Une plume bleue, teintée de jaune sur les bords, part du sommet pour retomber sur le haut du coquillé; traîne de clochettes roses et bleues sur les côtés.

2. Costume en velours caroubier foncé et crêpe de Chine bleu pâle. — Robe princesse en velours, à longue traîne. Le corsage est entr'ouvert sur une collerette de blonde blanche à jabot, le tout coquillé, puis fermé par trois rangs de boutons d'or. La manche, ouverte jusqu'au coude, laisse échapper des volants de blonde blanche; au delà de ce point, elle est ornée de boutons dorés. — Longue tunique en crêpe de Chine, gracieusement drapée sur la robe de velours; tous les plis sont arrêtés sur le côté par une large passementerie à jour tout en or. Les bords de la tunique sont brodés de soie jaune ou d'or à volonté, puis garnis d'une belle frange à haute tôte gri lée en soie ou or également. — Veston en crêpe de Chine bleu, ouvert sur le corsage de la robe et sans manches; tous les bords sont brodés comme ceux de la tunique, et le bas se termine par une frange assortie. — Boucles d'or dans les cheveux.

Description du patron coupé.

Annexe spéciale des éditions n° 2 et 3.

TOILETTE DE BAL. — Ce modèle est celui de la toilette représentée sur la gravure G. n° 698 (fig. 2), dont la description se trouve à la page 595 (numéro du 9 décembre).

Notre patron se compose de trois pièces :

1. Devant et côté du devant, formant un tablier qui se drap sur le côté aux points indiqués par les crans. Les fronces sont faites à deux reprises différentes, et chaque fois d'un cran à l'autre. Une garniture placée au milieu simule un second tablier.

2. Côté du dos. Les crans rapprochés indiquent l'espace réservé aux fronces du tablier. Ce côté du dos forme deux draperies qui se réunissent au milieu du jupon sous un nœud.

3. Dos de cuirasse, terminé en pointe et lacé.

CORRESPONDANCE

A NOS ABONNÉES ANCIENNES ET NOUVELLES. — Quelques-unes de nos abonnées se plaignent d'erreurs ou de retards apportés dans le service de leur journal. Nous faisons tout ce qui dépend de nous pour les satisfaire, mais le mal vient trop souvent de ce qu'en

nous écrivant, soit pour s'abonner, soit pour renouveler leur abonnement ou faire changer leur adresse, soit enfin pour une réclamation quelconque, elles omettent d'indiquer exactement le titre de leur journal ou d'envoyer une bande, ce qui simplifierait tout. Nous les supplions, dans leur intérêt comme dans le nôtre, d'adresser directement leurs lettres à MM. AD. GOUBAUD ET FILS, 3, rue du Quatre-Septembre, et de toujours spécifier le titre de leur journal, afin que nous sachions à laquelle de nos nombreuses publications s'appliquent leurs observations.

NOS ÉTRENNES POUR 1877

Nos lectrices nous sauront gré certainement de leur offrir, à l'occasion de la nouvelle année, un véritable cadeau, en leur indiquant le moyen de se procurer dans des conditions tout à fait exceptionnelles un objet à la fois artistique et utile, dont l'acquisition ainsi réalisée pourra être considérée comme une bonne fortune.

Il s'agit d'un joli SERVICE À LIQUEURS, composé de douze verres et deux carafes en cristal demi-mousseline, orné sur chaque pièce d'une couronne de lierre et d'un semis de pois très-finement gravés. Le porte-liqueurs, en bronze doré (genre bijouterie), est lui-même une merveille par sa légèreté et sa forme gracieuse. Du reste, il nous suffira de citer la maison d'où il émane, — et dont le cher, M. Julien Hesse (rue Richer, 49), a bien voulu le mettre à la disposition de nos abonnées dans des conditions toutes particulières, — pour faire comprendre que nous nous faisons un plaisir de recommander cet objet comme le plus charmant cadeau qu'on puisse offrir en toute circonstance et notamment au moment des étrennes.

La valeur réelle de ce service est de 35 francs; mais, par une faveur toute spéciale et dont nous lui sommes reconnaissants, M. Julien Hesse a bien voulu s'engager à le livrer moyennant la somme de 20 francs à toute personne qui lui en adressera directement la demande rue Richer, 49, pourvu qu'elle joigne à celle-ci le montant en un mandat ou un chèque. Pour recevoir l'objet franc de port et d'emballage, il suffira d'ajouter 3 francs pour la province et 5 francs pour l'étranger.

Nous ne doutons pas que le plus grand nombre de nos abonnées n'aient à cœur de se procurer d'une façon aussi avantageuse un service aussi coquet, que la femme la plus élégante prendra plaisir à faire circuler à la fin d'un repas ou à présenter elle-même à ses amis et à ses invités. Du reste, bien que nous ne nous chargions pas nous-même de l'expédier, on peut voir ce service et même en faire l'acquisition dans nos bureaux.

M. D'A.

ÉCHOS DE LA MODE

La mode nouvelle, aux soirées de contrat, est d'offrir, en souvenir de cette cérémonie, à ceux qui ont signé au précieux papier matrimonial, le portrait des fiancés.

Les deux portraits sont accolés l'un à l'autre, surmonté chacun des armoiries ou du chiffre du fiancé, et encadrés d'emblèmes de circonstances. Au bas, la date sur une banderolle.

Rien de charmant comme ce souvenir, donné à des amis, d'un jour mémorable, et nul doute que l'usage ne s'en étende comme celui du *lunch* après la cérémonie à l'église, de l'exposition du trousseau, etc. C'est la carte de visite des mariés à ceux qui ont bien voulu apposer leur nom à leur contrat.

Signalons parmi les toilettes remarquées à la soirée donnée par M^{me} Le Bertre, à l'occasion de la signature du contrat de mariage de sa fille avec M. de Borant, sous-préfet de Compiègne :

Une robe de velours nacarat à longue traine : le devant en satin de ton plus clair, avec nœuds de satin et passementeries mates. Corsage décolleté en carré et garni de point de Gênes; manches en pourpoint.

Une toilette de tulle blanc toute bouillonnée, avec écharpe de crêpe de Chine, rose pâle, brodée d'argent, serrant la jupe à mi-hauteur, à l'odalisque.

Une robe de faille et gaze paille, garnie d'effilés à l'Espagnole, longs et historiés, en chenille pourpre.

Une robe de brocatelle brochée azur et argent, relevée, sur dessous de satin bleu, par des torsades assorties à la brocatelle et mêlées à des guirlandes de pavots roses. Dans les cheveux, un pavot rose pâle, placé haut sur la tête, avec torsade de même façon que celle de la robe.

H. de M.

LETTRES D'UNE DOUAIÈRE

Tous les journaux vous ont parlé des noces d'or de Bouffé, ce charmant artiste qui a fait les délices de mes contemporains; aussi je ne veux rien vous dire de la cérémonie, mais je vous demande la permission de vous parler un peu de ce couple honorable et intéressant qui habite dans mon voisinage à Auteuil, puis du bon effet moral qu'a produit la conduite du curé de l'endroit à cette occasion. Ainsi il n'est pas bien loin de nous, le temps où l'église était interdite aux comédiens, que l'on disait excommuniés, — tandis que, ces jours derniers, celle d'Auteuil s'ouvrait toute grande et avec pompe pour bénir la cinquantaine de l'un d'eux : et ce n'était que justice, car personne n'est plus digne de respect que les époux qu'elle avait à recevoir comme ses enfants.

C'est cependant la seconde femme de Bouffé, celle qui est venue célébrer avec lui la cinquantaine : il est vrai que la première avait duré peu, puisqu'il avait pu se remarier à vingt-sept ans. Une chose tout à fait à la gloire de cette seconde épouse, c'est que l'enfant qu'avait laissé la pauvre morte, sitôt remplacée, — c'était un fils, — ne sut qu'il n'était pas l'enfant de la femme qu'avait alors son père que le jour de son propre mariage, tant celle-ci s'était montrée maternelle pour lui. Cette révélation causa au pauvre garçon un profond chagrin. Quant à la digne femme, elle continua d'agir comme par le passé, voulant ainsi le consoler et lui montrer qu'elle ne serait jamais pour lui une étrangère. On se demande combien de femmes seraient capables d'une conduite pareille, surtout quand on songe que, de son côté, elle avait plusieurs enfants de ce mari qu'elle adorait.

Pendant que je suis en train de parler de l'église d'Auteuil, j'en veux profiter pour lui adresser ici un adieu, puisqu'elle va être renversée pour devenir et plus grande et plus belle! — Cette décision entraînera l'expropriation d'une maison, dans laquelle s'est éteinte une de nos célébrités modernes, Gavarni. Et comme je saisis toujours volontiers l'occasion de faire un retour en arrière, — le monde extérieur m'apparaissant maintenant voilé d'un brouillard qui offusque ma vue, j'aime à me plonger dans le passé pour échapper à toute cette brume et retrouver un petit coin de mon ciel bleu, — nous causerons un peu de Gavarni, si vous le voulez bien.

Qui n'a entendu parler de cet artiste de talent, qui sut tenir pendant trente ans le public attentif aux éclairs de son esprit, aux caprices de son fusain, à l'aide duquel notre société d'alors se reflétait avec ses travers et ses ridicules! Il avait succédé à Balzac dans l'observation de la comédie humaine, et aussi bien que le maître il avait saisi et cloué sur le papier les types étranges, les originalités comiques et dangereuses, en un mot les prétentions et les vices de notre époque. Mais comme il était homme de bonne compagnie avant tout, sa critique ne procédait pas par insulte; elle était fine, accorte, aristocratiquement badine; elle

donnait des pichenettes avec des doigts gantés de beurre frais, non des coups de poing avec une main nue; en un mot, elle frappait avec une marotte, non avec une massue. Aussi fut-il, à bon droit, surnommé l'Hogarth français; et un jour, nos arrière-neveux seront obligés de consulter les œuvres de Gavarni, s'ils veulent bien connaître l'histoire de nos habitudes, de nos costumes, de nos plaisirs, de notre caractère et de nos mœurs.

Je demandais, un jour, à Eugène Isabey quel était, à son avis, le plus grand peintre de notre époque?

— C'est Gavarni! me répondit sans hésiter celui-ci, et je trouvai qu'il avait raison, si l'esprit et l'observation sont d'un aussi grand poids dans la balance que peut l'être le pinceau.

Gavarni observait toujours et partout : aussi disait-il, quand il allait au bal de l'Opéra : « Je vais à la Bibliothèque! » Et que de spirituelles choses il y lisait et y faisait lire!

Mais ce n'était pas seulement le présent qu'il aimait à fouiller : il se plaisait aussi à chercher dans le passé, prétendant que c'était le meilleur de tous les maîtres! Et rien n'était plaisant comme de l'entendre raconter une foule d'histoires sur les gens qui n'étaient plus : ainsi je me rappelle lui avoir entendu dire une jolie histoire, dont il prétendait avoir connu l'héroïne dans sa jeunesse, — héroïne qui est morte centenaire au fond des Pyrénées, dans un vieux château datant d'une foule de siècles.

Cette dame, qui avait fait florès à la cour de Louis XV et qui se désolait de voir arriver la cinquantaine avec le nouveau roi Louis XVI, fut aux anges quand elle apprit qu'un enchanteur nommé Cagliostro venait d'arriver à Paris, possesseur de l'eau de Jouvence : car ce personnage prétendait avoir le pouvoir de rajeunir quiconque se mettait entre ses mains.

Elle fait donc venir le susdit sorcier et lui demande s'il peut la faire retourner à ses beaux vingt ans? Cagliostro, sans se déconcerter, lui répond que la chose est la plus facile du monde; seulement il demande d'avance une somme fort rondelette pour la cure dont s'agit. La marquise et lui tombent d'accord sur le chiffre, mais la question d'avance soulève des difficultés et, avant de lâcher ses espèces, la noble dame désire une preuve du pouvoir surnaturel dont se targue le docteur mystérieux.

— Qu'à cela ne tienne, Madame la marquise! répond Cagliostro qui avait établi des intelligences avec la femme de chambre de la dame. Prenez M^{lle} Babet : elle a quarante ans bien sonnés; je lui enlèverai une vingtaine d'années sous vos yeux et vous vous assurerez ainsi de ce que je sais faire.

La chose convenue, on appelle M^{lle} Babet qui, toute joyeuse, remercie et sa maîtresse et le docteur du service immense qu'ils veulent bien lui rendre.

— Prenez ceci, dit alors Cagliostro à la donzelle en tirant de sa poche un flacon bien bouché. Vous en boirez le quart ce soir en vous couchant, mais pas plus du quart surtout, et demain matin à votre réveil vous n'aurez plus que vingt ans.

M^{lle} Babet partie, la marquise et le docteur prennent rendez-vous pour ce même lendemain au point du jour, afin d'aller ensemble admirer la métamorphose.

En effet, avant l'aube, la marquise, qui n'avait pas pu dormir de la nuit et qui avait donné l'ordre à sa camériste de ne pas quitter sa chambre avant qu'elle ne la sonnât, se trouvait toute prête. Cagliostro arrive : on grimpe chez M^{lle} Babet, on entre, on ouvre les rideaux du lit et l'on voit... une grosse fillette de quatre ou cinq ans au plus, qui dormait véritablement du sommeil de l'innocence!

— Oh! la malheureuse... elle aura tout bu!... s'écria alors le docteur en saisissant le flacon vide qui se trouvait sur la table de nuit.

Vous comprenez le saisissement de la marquise et sa confiance dans le sorcier, à qui elle donne immédiatement la somme demandée, en échange d'un autre de ces précieux flacons dont elle se promet bien de ne boire que le quart, suivant l'ordonnance;

mais ce que vous comprenez aussi, ce fut sa déconvenue le jour suivant, déconvenue dont le monde s'amusa et qui faisait encore rire Gavarni comme charlatanisme rétrospectif, quand le souvenir de la marquise lui revenait à la mémoire.

Comtesse DE BASSANVILLE.

LE RÔLE DES POCHEs

Nous suivions le boulevard, et devant nous trottaient deux élégantes Parisiennes emmitouffées dans ces pelisses à taille, garnies de fourrures, qui sont la dernière invention de la mode. Tout à coup, mon compagnon me dit : « Qu'est cela ? » Et il me montrait tout à fait en arrière, et dans le bas de ces coquets et chauds vêtements, de mignonnes petites poches béantes, bordées de minces bandes de fourrures, où reposaient, comme dans des nids, un mouchoir de dentelle et un foulard aux vives couleurs. — « Cela ? mais ce sont des poches ! » répondis-je. — « Comment ! des poches ? Quelle étrange idée de placer là des poches ! A moins d'avoir des bras aussi longs que ceux des nègres, il me semble impossible que ces charmantes femmes puissent les atteindre sans se livrer à des contorsions fatigantes. Voilà, en vérité, une mode bien ridicule. D'habitude, c'est pour soi qu'on a des poches, et non pour ses voisins. Or, celles-ci me paraissent être une provocation permanente à la cupidité des pick-pockets. »

Paix là ! mon cher ami, vous vous enflammez hors de propos, et vous ne paraissez pas vous faire une juste idée du rôle des poches dans la toilette féminine. Le bon sens et la judiciaire n'ont ici rien à voir. Quand il s'agit de modes, il sied de déraisonner un peu. Sachez donc qu'en matière de poches féminines, il y a les poches d'apparat et les poches utiles, les poches postiches et les vraies poches. De même qu'il y a en architecture les fausses fenêtres, de même il y a les poches de symétrie. Les variétés, d'ailleurs, sont infinies. Il y a la poche de la soubrette, la poche de la ménagère, la poche de la dévote, la poche de la châtelaine.

Voici Lisette en jupons courts et petit tablier. Ses mains prestes frétilent au fond de deux poches peu sévères. Que met-on dans ces poches-là ? Dans l'une se glisse le billet qu'on doit discrètement remettre ; dans l'autre disparaît la bourse sonnante qui paie cet aimable office. Ah ! les jolies poches, et comme la vieille comédie française en a usé ! Que de secrets, d'intrigues, de quiproquos, de brouilles, de raccommodements ont passé par là ! C'était vraiment la boîte aux lettres, aux levées irrégulières, à la taxe plus irrégulière encore !

Voici la ménagère. L'ouverture de sa poche se cache sous les plis de sa robe ; mais cette poche est profonde et gonflée comme un sac. On y trouve pêle-mêle le trousseau de clefs, la clef de l'armoire au linge, la clef de l'armoire au sucre et aux conserves, une pelotte de laine, un étui à aiguilles, un dé et des ciseaux, des notes de fournisseurs, des recettes de cuisine, des formules de pharmacie, des patrons de cols et de manchettes, etc.

Voici la dévote. Sa main grassouillette s'insinue dans une poche dissimulée. Elle en tire un livre de messe, un chapelet, quelque relique, une tabatière faite avec du bois de la vraie croix, un vieux morceau de pain béni oublié et desséché, des billets de loterie sacrée ou de concert pieux, une broderie au crochet pour quelque nappe d'autel, et un modèle de tapisserie pour les pantoufles du révérend père qui va prêcher l'Avent.

Nous avons encore la poche dite aumônière, suspendue à la ceinture, et que nos élégantes balancent fièrement à leurs flancs, comme la sabretache des hussards ; la petite poche dite du sacré-cœur, dessinée en gousset, s'ouvrant hardiment sur le sein, laissant passer, ainsi qu'une brillante aigrette, le coir de quelque mouchoir de fine dentelle, quand elle ne porte pas la

montre diamantée que retient la chaîne d'or pareille à l'aiguillette de l'aide de camp ; la petite pochette de la vareuse de l'artiste ; la poche brodée du corsage à basques, qui rappelle le gilet à ramages où s'engouffre la grosse main de Turcaret...

Que vous dirai-je, enfin, mon ami ! les variétés de poches sont innombrables, et quant à celles qui excitaient tout à l'heure votre étonnement, comme il n'est plus d'usage que Lisette ou Marton accompagnent leurs maîtresses à la ville, il faut croire que Célimène a voulu porter elle-même les poches de Lisette. Tant pis pour elle si les pick-pockets y trouvent leur compte !

PAUL-ÉMILE.

THÉÂTRES

OPÉRA. — Reprise de *Robert le Diable*. Une mise en scène splendide et une interprétation irréprochable, en ce qui concerne M^{lle} Krauss et M^{me} Carvalho, assurent à l'œuvre de Meyerbeer une longue série de fructueuses représentations.

THÉÂTRE-LYRIQUE. — Pour les lendemains de *Paul et Virginie*, M. Vizentini a cru devoir reprendre l'immortel *Barbier de Séville*, de Rossini, et une œuvre de jeunesse d'Hérold, les *Troqueurs*, en faveur desquels personne n'avait réclamé le bénéfice de l'exhumation.

La reprise du *Barbier* suffira à faire attendre patiemment l'apparition du *Timbre d'argent*, de M. Camille Saint-Saëns.

COMÉDIE-FRANÇAISE. — La comédie en trois actes de MM. Erckmann-Chatrian, *l'Ami Fritz*, n'avait pas besoin, pour obtenir un légitime succès, des attaques injurieuses dont une presse partielle a cru devoir l'honorer par anticipation.

Certes, les auteurs n'ont pas cette science du théâtre que donne seule une longue pratique de la scène ; ils sacrifient trop souvent l'intérêt qui captive le spectateur, au plaisir de nous donner le tableau de quelqu'une de ces joies intimes, ou de ces mœurs pastorales, si simplement honnêtes, si vraiment poétiques, tableau qui serait mieux placé sur la toile ou dans les pages d'un livre que sur une scène de théâtre, fût-ce même celle de la Comédie-Française. Mais aussi comme ils savent toucher et émouvoir sans apprêt, sans emphase, sans déclamation, sans effort, doucement, naturellement, et si sûrement que le public ne peut se soustraire au charme de ces paroles, si simples cependant, qui lui vont droit au cœur.

Ce qu'on peut reprocher à la charmante églogue qu'ils viennent de donner, c'est un excès de réalisme que ne dissimule aucune velléité de poésie. Ces tableaux champêtres, qui ramènent sous nos yeux les mœurs de la vieille Alsace, se passent un peu trop dans la maison et pas assez sous ce grand ciel bleu qui baigne les campagnes et verse aux hommes de travail le rêve et la sérénité de l'âme.

Cette part faite à la critique, il faut bien dire que la mise en scène est admirable et l'interprétation hors ligne, MM. Got, Barré, Coquelin cadet, M^{me} Jouassain et M^{lle} Reichemberg (dans le joli rôle de Suzel) se sont littéralement surpassés.

Le lendemain de la première représentation, la délicieuse pastorale de MM. Erckmann-Chatrian a retrouvé des détracteurs ; on peut les laisser dire, mais le devoir de la presse est d'encourager des auteurs qui nous ont donné une œuvre saine, où tout le monde est heureux, généreux, honnête, une œuvre qui nous repose et nous remet des pièces répugnantes, — quoique non dépourvues de talent, hélas ! — que les théâtres donnent trop souvent au public depuis quelques années.

HOP-FROG.

PLANCHE G. N° 702. — DESCRIPTION, PAGE 602



COIFFURES DE VILLE ET D'APPARTEMENT

Nouveaux modèles de M. H. de Bysterweld (rue du Faubourg-Saint-Honoré, 3).



Jules Durand

A. Leroy, imp. r. des Minimes, 66.

of Body 1379

Ad. Goubaud & Fils, Ed. Paris

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue du Quatre Septembre, N° 3.

Modes de la Maison Gillot & Coe Boul. des Capucines, 5. (Anc. M. Saturel.)

Cinture-Régente de M^{me} De Vertus Sœurs, rue Aubert, 12. Foulards de La Colonie des Indes

& Rivoli, 114. Lait Antéphelique de Candis & Co. B. St. Denis, 26.

Entered at Stationer's Hall.



Mod

PLANCHE G. N° 708. — DESCRIPTION, PAGE 602.



COIFFURES DE DINER ET DE BAL

Modèles de M. H. de Bysterweld (rue du Faubourg-Saint-Honoré, 3).

PATRIOTISME

(NOUVELLE. — SUITE.)

I

C'était le soir. Il faisait presque nuit, car la demie de cinq heures avait sonné. La *marinada*, vent du sud-sud-est, pronostiquait la pluie. L'humidité qu'elle attire pénétrait dans l'intérieur des maisons, à travers les moindres fissures du bois de charpente, le plâtre écaillé des cloisons et les pores de tous les enduits. Mais un bon feu de chêne flambait chez Jean Castéjors, dans la vaste cheminée de sa cuisine. Il était à table, entouré de sa femme, de sa nièce et du cadet de ses fils. Une tranche patriarcale de bœuf rôti, entourée de poivrons, fumait au milieu d'un large plat de faïence à fleurs bleues. Le vin généreux de Banguls, versé d'une dame-jeanne, riait dans les gobelets d'étain; et Guillaume ne rentrait pas.

— Soupçons! dit Jean. Ce n'est point au père qu'il convient d'être à la discrétion du fils.

Il découpa le rôti sur plusieurs assiettes, les passa à sa femme, et chacun se mit à manger.

Tout en ne refusant rien à son appétit ni à sa soif, Castéjors interrogeait tour à tour d'un regard affectueux le visage de Louis et celui de Rose.

— Petite, demanda-t-il subitement à sa nièce, aimes-tu bien ton cousin Louis?

Les joues de l'enfant s'empourprèrent comme une pomme d'api; elle baissa les yeux sans répondre, et ne les leva plus de dessus son assiette.

— Et toi, Louis, aimes-tu bien ta cousine? poursuivit Jean du même ton.

— Je n'aurais jamais cru, répondit franchement Louis, qu'il dût m'arriver un jour de l'aimer autant.

— L'action de ce Vasco y est peut-être bien pour quelque chose, hein? C'est comme moi. T'en souviens-tu Marguerite? dit Castéjors à sa femme; c'est à cause d'une injure qu'on t'avait faite que je me suis senti affolé de toi.

— Ah! j'en ai souvent remercié la Providence, s'écria-t-elle avec une explosion de tendresse et de reconnaissance; c'est à la grossièreté d'un goujat qu'en devenant ta femme, j'ai dû le bonheur de toute ma vie. Si Rose aime autant Louis que je t'aime, il n'aura certes point à se plaindre!

— Eh bien! nous en causerons, dit Castéjors.

— Et Guillaume? demanda Marguerite, Jean, ne crains-tu point qu'il ne soit bien malheureux?

Le visage de Castéjors se rembrunit.

— Ne parlons pas de Guillaume. Ce garçon tourne mal. Je ne suis guère content de lui. Il y a des moments où je me surprends à douter qu'il soit de ton sang et du mien. Cependant, continua le père s'adressant à Louis, n'oublie pas qu'il est ton aîné et que tu lui dois du respect.

— Oui, bien qu'il ne réponde en aucune façon à mon amitié, dit Louis; je n'oublierai ce respect que dans un seul cas: s'il renie la France pour l'Espagne.

— Et tu feras bien! s'écria Jean.

— Mon Dieu! est-ce donc sûr que nous aurons la guerre? dit Marguerite.

La pluie commençait à tomber. Tout à coup Guillaume ouvrit la porte, dont il repoussa du talon le battant derrière lui. L'aspect du souper servi parut l'irriter. Il posa son fusil dans un coin, et dit d'un ton bourru, en essuyant le canon avec sa manche:

— Je suis donc bien en retard?

— D'un gros quart d'heure, répondit sèchement Castéjors; il ne t'appartient pas de nous faire attendre... Allons! assieds-toi et

soupe. Mais surtout point de ces grands airs qui me déplaisent! Personne, ici, n'a peur de toi.

Guillaume occupa le siège vacant à la droite de son père, qui avait Louis à sa gauche, et en face de lui Rose et Marguerite. Cette dernière poussa le plat vers Guillaume qui se prit à manger goulument, non pas en homme que presse la faim, mais qui cherche une occasion de querelle.

— En Espagne, dit-il, la bouche pleine, le père est maître absolu au logis; donc, comme de raison, je n'aurais pas dû me faire attendre. Mais en Espagne aussi, poursuit Guillaume, les cadets honorent leur aîné.

— Est-ce que Louis t'a jamais manqué de respect?

— Je ne le lui conseillerais pas, mordieu!

— Alors de quoi te plains-tu?

Ce sujet de dispute lui échappant, Guillaume en brusqua un autre.

— Des poivrons! s'écria-t-il en mordant avec rage dans ceux qui étaient sur son assiette; peste! ça aiguise l'appétit. Malheureusement, sottise chose que la faim, quand on n'aura plus de quoi se mettre sous la dent!

— C'est donc pour nous ôter le pain de la bouche que les Espagnols entrent en France? lui demanda sa mère.

Mal prêt à la riposte, Guillaume se tut; puis après une pause assez longue durant laquelle on eût ouï trotter une souris dans la cuisine:

— Vous ne savez pas? reprit-il, espérant que cette fois-ci la revanche serait bonne; on dit que ces gredins de la Convention nous mitonnent un petit calendrier pour leur République Une et Indivisible, dans lequel il n'y aura plus ni dimanches ni saints.

— Avec ça que tu les fêtes, les saints! repartit sa mère; tu ne vas pas même à la messe le dimanche.

Guillaume, en train de croquer un poivron, voulut répliquer; mais le sel et le vinaigre du fruit desséché et confit lui fusant de la gorge aux narines, un malencontreux éternement lui coupa la parole.

— Prends garde! tu vas étouffer, dit Marguerite en le regardant avec une sorte de pitié.

Ce calme achevait d'irriter Guillaume. Il se sentait battu. Que répondre? Une insolence à sa mère? En présence d'un aussi rude compère que Jean Castéjors, il savait bien que c'eût été trop risquer.

— On peut ne pas aller à la messe, dit-il avec emphase, et cependant avoir de la religion.

— Comme en Espagne, dit Marguerite un peu railleuse. Eh bien! j'y ai été dans ton Espagne, la première année de mes noces, et je te souhaite seulement d'en avoir, de la religion, comme nous en avons en France.

Jusqu'ici le dialogue n'avait eu lieu qu'entre Guillaume et sa mère. Castéjors restait immobile et pensif; Louis écoutait avec beaucoup d'attention; Rose, un peu tremblante, n'osait plus regarder son terrible cousin.

— Corbleu! s'écria Guillaume exaspéré, que direz-vous donc quand on vous empêchera, vous, d'y aller, à la messe, sous peine d'amende ou de prison? quand...

Il s'arrêta. Une contraction farouche de tous les muscles de la face refoulait dans sa bouche les mots que la véhémence de l'articulation précipitait sur ses lèvres. Il pointa une de ses mains vers Rose, à travers la table, et faillit tordre entre ses doigts osseux la croix d'or suspendue par un ruban de velours noir au cou de sa cousine.

— Oui! oui! répéta-t-il avec frénésie, un jour, on ira jusqu'à vous arracher ce joujou, cette croix qui pour les femmes n'est qu'une parure.

— Ah! dans tous les cas, jamais aussi brutalement que tu le fais! répliqua Marguerite indignée.

Louis s'était levé pâle de désespoir. Castéjors appliqua un vigoureux coup de poing sur la table, et dit impérativement, en se tournant vers Guillaume :

— Tais-toi ! cela ne sera pas !

— Mais... mais que diriez-vous si cela était ? balbutia Guillaume intimidé par l'attitude de son père.

— Je dirais que c'est une sottise, une horreur ! Mais la folie n'a qu'un temps, la patrie demeure. Quand on n'a plus de patrie, on n'a plus ni honneur ni religion.

— Il est bien fâcheux que tout le monde ne pense pas comme vous à Saint-Laurent, ricana Guillaume.

— Je le sais. Je n'ignore pas non plus que tu es de cœur et d'âme avec tous ceux qui ne seraient point fâchés que le Roussillon revint à l'Espagne. Tes sentiments, je n'ai plus rien à t'en dire. Mais gare à toi ! je te surveille. Si les Espagnols entrent en France, je leur barre le chemin. Le premier que j'y rencontre, je le tue comme un chien, et toi aussi, ne l'oublie point, si tu te mets avec eux.

— Juste ciel ! protesta Guillaume se dérochant sous le manteau d'une modération qui ne couvrait que son hypocrisie ; est-il possible qu'on se mange le sang pour si peu ! Eh ! n'étions-nous pas Espagnols avant d'être Français ?

— Pas un mot de plus ! ou je te maudis, je te frappe ! repartit Castéjors, le poing levé.

Il était debout, et dans l'iris de ses yeux, injectés de bile, chaque prunelle dilatée étincelait comme un charbon de feu.

— Je te crache au visage ! s'écria-t-il hors de lui.

— Jean, souviens-toi que c'est ton fils ! lui dit Marguerite suppliante.

— Oh ! je vois bien maintenant que vous me haïssez, que je vous ai toujours été odieux ! murmura Guillaume atterré.

— Tu te trompes ! Je t'aime, comme ton frère ; pas de la même façon, mais tout autant que lui ! Eh ! que m'importerait que tu ne sois qu'un lâche, si je ne t'aimais point !

— Un lâche ! Moi ? moi ?

— Oui, toi !... Malheureux ! n'es-tu donc pas Français par ta mère ? Toute ta famille ne l'est-elle point, depuis plus de cent ans et ça ? Tous les parents n'ont-ils pas mangé le pain de la France ? Et c'est quand on l'attaque partout, quand on la déchire pour mieux se la partager, que tu la renies, que tu l'abandonnes ! Songe aux Lorrains, aux Alsaciens. La trahissent-ils, eux ? Non : ils sont les premiers, les plus ardents à la défendre... Va, retire-toi. Monte dans ta chambre, et prie Dieu qu'il te détourne de la voie criminelle où tu es entré !

Guillaume s'élança vers la porte de la cuisine et s'enfuit dans l'escalier en blasphémant.

— N'a-t-il pas emporté son fusil ? demanda Castéjors.

— Non, répondit Marguerite.

— Louis, assure-toi s'il n'est pas chargé.

— Une balle au moins dans chaque canon, dit Louis, après y avoir tour à tour plongé la baguette jusqu'à deux pouces au plus hors de l'orifice.

— Donne-le-moi. Éteignez le feu, éteignez la lumière. Il est temps de se coucher. Bonne nuit ! dit Jean en gravissant les marches de l'escalier.

— Attends ! que je t'éclaire, lui dit sa femme.

— C'est inutile. Merci.

Une heure après, de sa chambre à coucher, contiguë à celle de Guillaume, Jean qui ne dormait pas crut distinguer qu'on appelait mystérieusement son fils aîné du dehors, au pied de la fenêtre. Guillaume courut précipitamment l'ouvrir, et quelqu'un lui dit à voix basse :

— Demain matin, à sept heures, au col des Orts.

— J'y serai, dit Guillaume.

— Bien ! n'y manque pas. Au revoir.

Cette voix était celle du Cerdagnol Vasco Manco.

III

On touchait à la fin du mois de mars. Le comte d'Aranda, remplacé par le favori de la reine, Godoy, venait d'être uniquement relégué à Jaën, en Andalousie. La Convention nationale, prévenant l'Espagne, lui avait déclaré la guerre, dès le 7. Mais cette cour s'y préparait depuis longtemps, malgré ses dénégations, comme le prouve une circulaire du Conseil de Castille, datée du 6 février. Charles IV avait sur pied une armée d'opérations de cinquante-sept mille hommes bien organisée, bien approvisionnée, et pourvue d'un matériel énorme. On ne saurait, en outre, douter que le cabinet de Madrid n'eût depuis longtemps noué des intrigues en France, surtout dans le Roussillon, et qu'une nuée d'espions n'y eût précédé la marche de ses troupes. Le prompt écoulement de leur matériel de siège et de campagne à travers des passages regardés comme impraticables, la reddition presque simultanée de plusieurs places depuis Ille jusqu'à Port-Vendres l'attestent évidemment.

On se rappelle, comme il a été dit plus haut, que nos forces dans le Roussillon se composaient, au mois de juin 1793, tout au plus de six mille hommes, commandés par le général Deflers ; la Convention n'apprit que le 6 juillet suivant l'invasion et les progrès rapides des Espagnols dans le département des Pyrénées-Orientales. Quelques bandes de volontaires accouraient bien sous le drapeau de la République ; mais elles n'étaient que fort mal armées, et leur ardeur elle-même nuisait au maintien de la discipline. Presque tous les villages voisins des gorges et des défilés nous étaient d'ailleurs hostiles ; c'est par là que s'introduisait la contrebande, par là aussi que l'ennemi devait pénétrer.

Depuis plusieurs jours, Castéjors servait en quelque sorte de cible aux coups de langue envenimés des contrebandiers de Saint-Laurent-de-Cerda. La possession de ce village, assez rapproché du col des Orts, importait à l'ennemi pour occuper les districts de Prades et de Cérêt. Les émissaires du vieux Ricardos y avaient soigneusement entretenu l'animosité des habitants contre le nouveau régime inauguré en France.

— Eh bien ! demandait-on à Castéjors, es-tu toujours bleu ? — Si tu n'es pas bleu, tu n'es pas blanc. — Et ton fils Guillaume, qu'est-il ? — Jaune et rouge, pardieu (1) !

Jean s'efforçait de demeurer impassible devant les railleurs ; puis hâtant le pas afin que son désespoir échappât du moins aux yeux des malveillants et des imbéciles, il regagnait sa maison, le cœur ulcéré.

Guillaume avait déserté le toit paternel sous prétexte d'éviter toute altercation avec sa famille. Louis l'apercevait, de loin en loin, aux alentours de la Mauéra ou de Costujas. Il s'était empressé d'en avertir son père, et Castéjors, sortant de grand matin, pour ne revenir souvent qu'à la nuit close, avait enfin réussi, après bien des allées et des détours dans tous les sentiers de la montagne, à mettre le pied sur les traces de son fils aîné.

Le jour où le secret de son absence lui fut révélé, Jean rentra plus taciturne et plus sombre que de coutume. Il soupa sans prononcer un mot, puis se retira dans sa chambre, et plaçant sur ses genoux le fusil que Guillaume n'avait point osé réclamer, il y attacha en silence un long regard fixe qu'il semblait ne plus pouvoir en détacher.

— Oui ! avec son propre fusil ! dit-il d'une voix creuse.

Ensuite il se coucha et ne tarda point à s'endormir paisiblement, comme en ont la puissance tous les hommes à caractère, une fois que leur résolution est prise.

Le lendemain 8 avril (l'avant-veille même de l'invasion), il sortit de sa chambre à une heure plus matinale encore que selon son habitude, portant une cartouchière en guise de ceinture, le

(1) Couleurs du drapeau espagnol.

fusil de Guillaume sur l'épaule, et dans sa main droite un brin d'estoc, bâton ferré indispensable aux piétons qui abordent les sentiers les plus abrupts des régions montagneuses. Marguerite, ayant entendu son pas dans l'escalier, avertit Rose et Louis, et tous les trois descendirent aussitôt au rez-de-chaussée.

— Vite, un morceau à manger, un verre de vin ! Je suis pressé, dit Castéjors à sa femme.

Elle obéit avec une ponctualité toute machinale, n'osant lui adresser aucune question. Le repas fut court. Jean mangeait d'un air distrait. Son esprit était ailleurs. Sa frugale réfection achevée, il alla droit à sa femme avant de sortir, et lui dit :

— Marguerite, je ne te demanderai pas si tu m'aimes. Tu as toujours été pour moi la plus affectueuse et la plus fidèle des compagnes ; je ne le demanderai pas non plus à Louis. Oh ! je suis

— Jean, où vas-tu ? Louis ne t'accompagne donc pas ? s'écria Marguerite fondant en larmes.

— Non ! je ne veux point qu'il voie ce que j'ai à faire... Allons ! ne pleure point. Rassure-toi. Je ne rentrerai que tard, lorsque tout sera prêt. Embrasse-moi, ma femme, du courage ! A ce soir.

Il ouvrit la porte, et Marguerite, demeurée debout sur le seuil, le vit tourner à l'ouest, au bout du champ de foire, vers la rive droite du Tech.

— Louis, dit-elle à voix basse, prends ton fusil, suis ton père.

— Vous avez entendu qu'il ne le veut pas, dit Louis.

— Tu le suivras de loin. S'il le remarque, s'il se fâche, tu répondras que c'est moi qui l'ai voulu. Va !

Augustin CHEVALIER.

(La suite au prochain numéro.)



LA SALUTE, ÉGLISE CONSTRUITE PAR LE LONGHENA. — ENTRÉE DU GRAND-CANAL.

bien heureux et bien fier d'avoir cet enfant, si l'autre a si mal répondu à mon espérance. Le demanderai-je à Rose ? je l'ai toujours traitée comme ma fille...

— Mon Dieu, qu'y a-t-il donc ? soupira Marguerite.

— Écoute-moi bien, chère femme, reprit Jean ; sous peu, les Espagnols seront ici ; oui, ici même à Saint-Laurent. Si je reste, je ne pourrai le souffrir ; Louis s'en mêlera, et ils vous égorgeront sans que personne ait le cœur de vous défendre. Nous quitterons le village cette nuit. Nous irons à Perpignan. Un général de la République y est, j'ai à lui parler. Ne m'interromps pas. Tu feras un paquet de nos meilleures hardes. Tu trouveras dans mon bahut une ceinture où j'ai fourré six mille livres d'or, tu la rouleras autour des reins, sous ta jupe. Nous avons quatre mules à l'écurie : vous mettrez dessus tout ce qu'il sera possible d'emporter ; Louis aura soin de coudre sous leurs sabots une semelle de liège, afin que pas un de nos voisins ne soupçonne notre départ.

VENISE

SON HISTOIRE, PAR M. CH. YRIARTE

Le nom seul de Venise a l'incontestable privilège d'éveiller la curiosité et de frapper l'imagination : la ville est si étrange, la puissance fut si grande, la chute est si profonde, que le voyageur porté à l'enthousiasme et à la rêverie s'arrête devant ce grand et splendide théâtre dont la scène est restée vide, et se reporte aux temps passés, où tout un monde de législateurs, de marins, de soldats, de riches commerçants, et toute une pléiade d'artistes faisaient de cette ville unique un des centres de puissance et de lustre.

M. Charles Yriarte, qui depuis quelques années s'était voué à l'étude des archives de Venise, et à qui l'on doit le volume intitulé : *La vie d'un Patricien de Venise au XVI^e siècle*, a voulu écrire un livre où, dans un grand tableau d'ensemble divisé par cha-

pitres, — l'Histoire, le Commerce, la Navigation, l'Architecture, la Peinture, la Sculpture, la Littérature et la Synographie, le Verre, la Mosaïque, la Dentelle et le Costume, la Ville et la Vie, — il donnerait aux gens du monde une idée de cette ville exceptionnelle, en leur faisant connaître tout ce qui s'y rattache : les origines de sa grandeur et les causes de sa chute, les raisons de sa puissance commerciale, le développement de ses arts, la vie de ses artistes, les monuments, l'industrie d'autrefois et celle d'aujourd'hui, enfin les merveilles typographiques que les Vénitiens ont produites. Il s'est ainsi proposé de peindre la ville elle-même et la vie pittoresque de ses habitants, leurs fêtes, leur carnaval, leurs mœurs et leurs habitudes.

pelle Filippo Calendario. Il est devenu légendaire : c'est le héros du sombre drame dont le dénouement est la décapitation de Marino Faliero, doge de Venise.

Calendario était un homme de mer, probablement un constructeur de navires; il grandit peu à peu par sa propre intuition, fut attaché à l'Arsenal, quitta le compas pour l'ébauchoir et le crayon, et enfin arriva à donner de telles preuves de talent que le Sénat l'appela au Conseil de ce que nous appellerions aujourd'hui « les Bâtimens civils. » Comme tel, il eut la surveillance de la construction du Palais ducal.

C'était un homme ardent et dévoué aux siens. Un jour, son beau-père, Israël Bertuccio, ayant été insulté et même battu par



ENTRÉE DE L'ARSENAL DE VENISE.

Un tel ouvrage ne pouvant être complet qu'à la condition d'être illustré de nombreuses gravures, l'éditeur de l'œuvre, M. J. Rothschild, l'a orné de 400 planches. Nous empruntons aujourd'hui à ce volume qui va paraître par livraisons, par fascicules et par demi-volume, deux gravures choisies parmi celles de moyenne grandeur et représentant, l'une l'entrée de l'Arsenal de Venise, l'autre la Salute, église construite par le Longbena, et l'entrée du Grand-Canal.

Nous regrettons que le manque d'espace ne nous ait pas permis de montrer ici, d'après l'ouvrage de M. Yriarte, la façade du Palais ducal, qui regarde la Lagune et constitue un des plus beaux spécimens de la période gothique à Venise. Elle est de 1350. L'architecte dont le nom est resté attaché à cette œuvre à la fois pleine de force, de noblesse et de fantaisie, — et où, comme l'a fait remarquer Théophile Gautier, les parties pleines portent sur des parties vides, au rebours de tout ce qu'on a fait ailleurs, — s'ap-

un noble dans l'enceinte de l'Arsenal, se présenta le samedi, comme c'était la coutume, au tribunal du doge et demanda justice. C'était en avril 1354 et, par une singulière coïncidence, le lendemain du jour où le doge Marino Faliero, insulté lui aussi, au milieu d'une fête, par Michel Sténo, avait déféré celui-ci au jugement des Dix. Le Conseil avait exilé Sténo. Ce n'était pas assez au gré du doge qui, plein de ressentiment, jurait de se venger de la noblesse tout entière qui lui refusait satisfaction. Israël Bertuccio vient sur ces entrefaites, se plaint du traitement dont il a été l'objet; le doge, outré, lui répond qu'il est impuissant à se faire rendre justice à lui-même, que par conséquent lui, Bertuccio, simple patron de l'Arsenal, n'a rien à attendre.

On voit d'ici la complicité qui s'établit. Le doge revoit Bertuccio, l'engage dans un complot; l'architecte Calendario, le gendre, y entre à son tour. Bientôt le complot est découvert. Bertuccio, mis à la torture, dénonce ses complices. Marino Faliero a la tête

tranchée le 16 avril 1354. Quant à l'architecte du Palais ducal, il est pendu entre les deux colonnes de porphyre rouge de la belle loge du palais qu'il a construit.

M. Charles Yriarte a pensé qu'en menant ainsi de front dans son ouvrage (1) et l'histoire et l'étude de l'art à Venise, il intéresserait les gens du monde. Nous croyons qu'il a adopté un excellent programme. Instruire, donner des notions justes en attachant par l'anecdote historique : c'est là un point de vue que nous approuvons pleinement, et le succès doit récompenser cette tentative.

Nous reviendrons, du reste, sur cette belle publication, à propos des chapitres spécialement consacrés par l'auteur à la dentelle et au costume. Il y a dans cette partie de l'ouvrage de M. Yriarte des planches qui intéressent au plus haut degré nos lectrices.

Robert HYENNE.

REVUE DES MAGASINS

La maison de Plument ne veut pas laisser passer le mois de janvier sans offrir à nos abonnées quelque nouvel article de sa maison, avec prix réduits, comme elle en a pris la gracieuse habitude. Elle vient de créer un superbe corset *Sultane en satin* de première qualité, doublé de belle soie, avec ceinture « Jeanne d'Arc » en tissu de soie élastique de nuance assortie. Ce splendide modèle est garni de peluche sous le busc, ses baleines sont toutes de premier choix, et le bord d'en haut est orné de deux rangs de vraie valenciennes avec nœud de ruban.

La maison de Plument, sachant se contenter d'un faible bénéfice, consent à livrer ce magnifique corset au prix de 70 francs et à l'expédier franco en France. — Les Colonies et l'étranger sont exceptés de l'envoi franco parce qu'on n'a pas pu obtenir de traité avec les administrations de chemin de fer. Nous ajouterons qu'un corset équivalent à celui dont nous venons de parler vaut, dans la plupart des maisons, de 120 à 150 francs, et que, passé le délai expirant fin février, la maison de Plument ne pourra plus continuer la vente à ce prix exceptionnel : le même corset pris chez elle coûtera alors 100 francs.

Pour jouir de ce grand avantage offert à nos lectrices, on devra joindre à la demande du corset un mandat de poste, accompagné de la bande du journal, avec indication des mesures suivantes prises sur la personne habillée : tour de taille, tour de poitrine et dos, et tour de hanches.

— Maintenant que les modes de la saison d'hiver sont dans tout leur éclat, il est facile de se renseigner sur ce qui est le mieux porté par les femmes élégantes en demandant à la maison LASSALLE ET C^{ie} (21, rue de Grammont), son bulletin de modes saison d'hiver. C'est ce qui se publie de plus exact, aujourd'hui, pour les toilettes des femmes qui savent s'habiller, et les fournitures de la maison Lassalle, quoique très-riches et très-élégantes, sont d'un prix beaucoup moins élevé que celui des maisons en réputation dans la capitale.

La maison Lassalle expédie des toilettes complètes avec tous leurs accessoires. Elle s'applique principalement à mettre la plus grande harmonie dans les diverses parties du costume. Ses succès disent assez qu'elle a réussi, et sa clientèle aristocratique augmente chaque jour.

Nous avons remarqué, dans les récents envois de la maison Lassalle, des robes en brocatelle, en loupas et cachemirienne d'une haute distinction ; des manteaux longs en drap matelassé ou tissu de soie à armure, bordés de fourrure de sept à dix centimètres de haut, avec lesquels on porte le manchon assorti ; des paletots pour matinée, genre jaquette ou vareuse, en drap noir ou de couleur à envers de teinte claire, avec garniture de galons brodés de soie, genre *camaïeu*. Citons également des chapeaux allant avec ces toilettes, en velours, peluche ou feutre, très-élégamment ornés de saules en plumes et de chenilles.

(1) *Venise* (Histoire, Art, Industrie, la Ville, la Vie), par Charles Yriarte. Un volume imprimé sur beau papier teinté, format grand in-folio. Il paraît une livraison (prix 1 franc) par semaine, ou une série (prix 5 francs) par mois. L'ouvrage sera complet en trente livraisons environ. — J. Rothschild, éditeur, 13, rue des Saints-Pères, Paris.

Les toilettes de bal, dont la maison Lassalle s'occupe beaucoup en ce moment, présentent des types ravissants sur lesquels nous nous proposons de revenir.

SPÉCIALITÉS

Avoir le teint frais et dispos, la chair ferme, blanche et rose, sans le concours d'un cold-cream, sans l'addition d'une veloutine quelconque, n'est-ce pas là un mystère qui vaut la peine d'être approfondi ? Tel est certainement l'avis de nos lectrices.

Or, il n'est pas besoin d'un grand travail intellectuel pour résoudre le problème. Il suffit de songer à M. CANDÈS, le chimiste célèbre à qui l'on doit le fameux *lait antéphélique* dont les lotions coupées d'eau pure, et faites régulièrement chaque jour, réconfortent la peau et lui conservent ou lui donnent la beauté.

C'est toujours à M. Candès, boulevard Saint-Denis, 26, qu'il convient d'adresser les demandes.

— Nous recommandons comme un excellent produit le *Rowlands Macassar Oil*, dont le succès ne s'est jamais démenti pendant la longue durée de son existence. Rien de préférable pour l'entretien et l'hygiène de la chevelure qu'il rend soyeuse et souple et à laquelle il donne un lustre admirable. L'huile de *Macassar* arrête la chute des cheveux, en détruisant les pellicules qui leur sont si nuisibles ; enfin cette composition extra-délicate, qui vient directement d'Angleterre, offre encore l'avantage de prévenir la décoloration des cheveux. De pareilles qualités dispensent de tout commentaire en faveur d'un produit aussi rare.

Les personnes qui désirent se le procurer demanderont le *Rowlands Macassar Oil* : à Londres, Hatton Garden, 20 ; — à Paris, chez H. Walterspiel Lamar, 22, rue du Quatre-Septembre (dépôt principal pour la vente en gros) ; Guerlain, 15, rue de la Paix ; Hogg, 2, rue Castiglione ; Roberts, 23, place Vendôme ; Swann, 12, rue Castiglione ; C. Fay, 9, rue de la Paix ; et enfin chez tous les coiffeurs et parfumeurs de France. — Éviter les contrefaçons vendues sous le nom de *Rowland's Macassar Oil*, et n'acheter que le *Rowlands Macassar Oil*.

M. D'A.

SOMMAIRE DU 3^e N^o DE DÉCEMBRE 1876

TEXTE. — Modes, description des toilettes et renseignements divers, par M^{me} Mary d'AUBERVILLE. — Échos de la mode, par H. DE M. — Lettres d'une Douairière, par M^{me} DE BASSANVILLE. — Le rôle des poches, par PAUL-ÉMILE. — Théâtres, par HOP-FROG. — *Patriotisme*, nouvelle, par M. Augustin CHEVALIER. — *Venise* (son histoire par M. Charles Yriarte), par M. Robert HYENNE. — Revue des magasins.

ANNEXES. — Gravure coloriée n^o 1379, dessin de M. Jules DAVID : toilettes de théâtre. — Patron coupé (annexe spéciale des éditions n^o 2 et n^o 3) : toilette de bal, d'après la gravure G. n^o 698, fig. 2, insérée dans le texte du numéro du 9 décembre.

Dans le texte : P. n^o 345, dessin de M. E. PRÉVAL : fichu-étole. — G. n^o 702 et G. n^o 708 : dessins de M. E. THURION : modèles de coiffures de ville, d'appartement, de soirée, de dîner et de bal.

Voici le sommaire du journal *La Jeune Mère*, — n^o 2 (1^{er} décembre 1876). Rédacteur en chef, D^r BROCHARD :

Causerie du Docteur (*Les Robes collantes*). L'Étude et la santé chez les enfants. Primes du journal. L'Arbre de Noël. La Vaccine. Nouvelles. — Illustré de 17 gravures de Bertall et Stop.

Bureaux : E. Plon et C^{ie}, éditeurs, rue Garancière, 10, Paris. — Prix d'abonnement : un an, 6 fr.

ROUVENAT (✽) et CH. LOURDEL, JOAILLIERS
Paris, 62, rue d'Hauteville.

Ad. GOUBAUD et FILS, propriétaires-gérants.